

Déraciné(s)

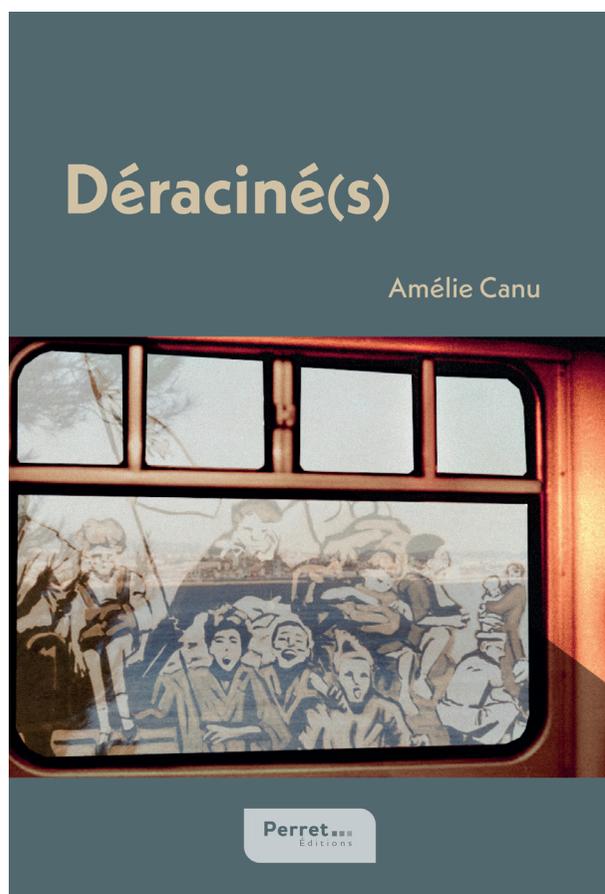
Auteur : Amélie Canu

Parution : 30/10/2023

Récit

Perret...
Éditions

www.editions-perret.com



Le pitch

« Non, tu ne prends rien. On laisse tout. » Cette phrase toute simple bouleversa la vie d'Yves et de sa famille. Fuir, sans vraiment comprendre. Tout oublier. Emportés par la guerre d'Algérie, Liliane et ses enfants, comme tous les Pieds-Noirs, doivent partir. Vers leur nouvelle vie.

Soixante ans plus tard, Yves s'est enfermé dans le silence. Je ne connais rien de son passé, rien de ma grand-mère, rien de cette guerre. Le poids des non-dits me pousse à une quête, à la recherche de mes origines, à la recherche de ma grand-mère, cette femme arrachée à sa terre.

Est-ce finalement la vérité qui prime ? Faut-il lever le voile qui s'est installé sur le passé ? Ce roman à deux voix nous révèle que l'apaisement prend parfois des formes inattendues et se cache dans les murmures, à l'orée des secrets. Au creux des mots d'un père à sa fille.

L'auteur

Amélie Canu est née en 1988 à Cherbourg et vit aujourd'hui à Nantes. Elle est éditrice pour plusieurs revues de sciences humaines depuis plus de dix ans et consacre son temps libre à l'écriture. *Déraciné(s)* est son premier récit.

Caractéristiques techniques

EAN : 9782957912770

Prix public TTC : 17 €

Pagination : 216 p.

Format : 140 × 205 mm

Distribution : Sodis



Le maire de Marseille a 150.000 habitants de trop
GASTON DEFFERRE :

*“Que les
«pieds noirs»
aillent
se réadapter
ailleurs”*



GASTON DEFFERRE, MAIRE
SOCIALISTE DE MARSEILLE.
JUILLET 1962.



Prologue

*M*ON département de naissance est le 93.
Constantine.

«Qu'ils aillent se réadapter ailleurs...» Mon père, lorsque ces mots sont prononcés, se trouve terré dans son appartement, avec le reste de sa famille. Cachés, ils attendent qu'un camion militaire les amène à Oran pour évacuer par voie maritime. Toute la famille arrivera en France au mois d'octobre. Sans se douter une seule seconde de ce qui l'attend. Les tentes dressées à la va-vite. L'hiver. La rue. L'exclusion. Toute la famille... sauf mon grand-père.

Les rapatriés, véritable marée humaine qui comptera au final environ un million d'individus, sont déshumanisés par les Métropolitains. Mal perçus. Mal accueillis. La peau brûlée par le soleil, ils font tache, ils sont orphelins. On n'en veut pas, particulièrement dans le Sud où il y a peu d'emplois, où les arrivées sont massives. Mon père, ma grand-mère font partie de ce flot. Eux aussi se sentent rejetés, victimes de quelque chose

qui les dépasse. Ma grand-mère se retrouve seule avec ses enfants, dans un monde d'hommes, un monde qu'elle ne connaît pas, un monde dans lequel ses repères se sont évanouis.

Et pourtant ils sont Français. Comme les autres. Ou presque. Sur quoi se fonde ce « presque » ? Où est la différence ? Qu'est-ce que cache l'insidieux, le perfide, les non-dits ? Pourquoi mon père est-il appelé le Bougnoul, l'Arabe ? Qu'est-ce qui le distingue tant des autres ?

Tout est dans les lignes qui suivent. Et rien n'y est. La petite fille que j'étais il y a trente ans n'y comprenait rien. Je n'y comprends toujours rien. Alors j'écris, pour libérer la parole, pour libérer le cœur, le décharger d'un poids vieux de dizaines d'années, d'un corps étranger, mais familier. Pour mieux écouter les échos qui nous parviennent de la tragédie coloniale. Ces fantômes du passé que ceux qui ont été touchés dans leur cœur et dans leur chair par le conflit franco-algérien veulent oublier.

Parti à dix ans, mon père n'aura pris part à cette guerre d'aucune façon. Et pourtant, il en aura été une des victimes collatérales. Toute sa vie, il ne pourra y échapper. Sans cesse rattrapé par ce conflit. Certaines batailles se déroulent sur la terre des hommes, d'autres dans leur cœur. Certaines batailles se transmettent de génération en génération. Certaines batailles sont gravées dans le sang. Elles coulent dans nos veines, qu'on

le veuille ou non. Cet héritage est le mien. Tout comme mon père, je n'arrive pas non plus à y échapper, moi qui n'ai pourtant jamais mis un pied en Algérie. Constantine se cache dans mes rêves, dans mon ombre.

